Ami du Clergé du 22 juillet 1954

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Collectes. — XLI. 9e Dimanche après la Pentecôte : La bonne prière, 249. — XLII. 10e Dimanche : Espoirs..., 250.
Pour le XVIe centenaire de S. Augustin. — La vie chrétienne d'après S. Augustin : II. Fondements dogmatiques, 252.
Intentions pour l'Année mariale, 256.

PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES

XLI
9e Dimanche après la Pentecôte
LA BONNE PRIÈRE

Ecoutez, ô Dieu de miséricorde, nos prières suppliantes et, pour exaucer nos désirs, conformez nos demandes à votre volonté.

En bref : **Faites-nous demander ce que vous voulez.**

Notre collecte pose le problème vital de la **prière**. Toutes les collectes que nous avons déjà méditées en sont comme autant de solutions partielles, puisqu'elles sont toutes des modèles de prière. Mais il est bon d'envisager en son ensemble l'enseignement pratique de l'Eglise sur cette question capitale.

I. — *Qu'est-ce que prier ?*

Pour beaucoup de fidèles **prier** c'est **demander.** Certes, ce n'est pas faux, mais c'est bien incomplet. Une créature osant nouer des relations avec l'Infini ! Osant demander au Dieu tout-puissant d'incliner sa volonté immuable au gré de nos désirs ?

1. — **La prière, demande.** Considérons d'abord cette forme rudimentaire qu'est la prière de demande. Les anciens, qui la pratiquaient, se rendaient compte de ce qu'elle avait d'audacieux, puisque, pour la désigner, ils usaient d'un mot qui évoque l'idée d'audace téméraire (« **precari** », même racine que « **procax** »).

Pour le chrétien qui réfléchit, il semble non moins osé de demander quoi que ce soit au Tout-Puissant. Prétendrait-on modifier une Volonté infiniment sage et qui, comme tout ce qui est Dieu, est éternelle et immuable ? Voilà ce qui semble fonder la fin de non recevoir opposée par tant d'incrédules à la prière. Nous verrons comment il convient de les confondre. Disons seulement, ici, qu'ils parlent de ce qu'ils ne connaissent pas, et qu'ils n'aiment pas assez Dieu pour le comprendre.

Mais demandons au Christ ce qu'il faut penser de cet acte audacieux. Sa réponse, vous la connaissez.

— **a) Par ses exemples,** il nous assure qu'il est bon de demander et que. loin d'offenser Dieu, la prière qui sollicite un bienfait est un hommage à sa bonté secourable : « Père, dit-il, je veux que ceux que tu m'as donnés soient avec moi. » Il est vrai que, Fils par nature, il ne fait qu'un avec le Père et que les deux volontés n'en font qu'une. Mais précisément, le bienfait le plus positif de la Rédemption, c'est de nous valoir le titre et la réalité de « fils adoptifs » du Père.

— **b) Ses paroles** exploitent cette filiation qui nous met, en quelque façon, de plain-pied avec la Sainte Trinité. Il nous exhorte à prier avec confiance : « Tout ce que vous demanderez à mon Père il vous l'accordera. » Pourquoi ? Parce que précisément il est Père. C'est ce qu'ignore le froid orgueil de l'incrédule.

De plus il nous fait une obligation de prier : « Il faut toujours prier, ne jamais cesser » (Luc, XVIII, 1). Il faut donc, pour le moins, être avec le Père comme des enfants qui ne se lassent pas de demander...

2. — **La prière, colloque filial.** Si Jésus « passait les nuits en prière », ce n'est pas uniquement pour traiter l'affaire de notre salut ni pour supplier le Père — audace inouïe —d'éloigner le calice amer de sa Passion. Ce qui remplit ses nuits solitaires ce sont les épanchements de son cœur aimant. C'est d'abord l'adoration de son âme d'homme, c'est la louange aussi. (Père, je vous loue, etc., Luc, X, 21). Ce sont tous les sentiments si puissants et si purs qui animent tant de psaumes, et qui constituent comme la prière du Christ avant la lettre.

3. — Concluons donc que la prière, au plein sens chrétien de ce mot, c'est un **colloque filial** du disciple de Jésus avec le Père, et qui reproduit en nous l'échange d'amour qui se fait éternellement entre le Père et le Fils. Une telle prière **atteint toujours son but** : nous unir étroitement avec Dieu. Ce n'est pas lui que nous prétendons abaisser à notre niveau et plier à nos caprices, c'est nous qui, par sa grâce, l'atteignons dans cette « lumière inaccessible » qui est sa demeure (I Tim., VI, 16). Si les saints ont tant obtenu par leur demande, c'est que, à l'imitation de Jésus, leurs entretiens avec la Trinité Sainte dépassaient prodigieusement le plan de la demande, c'est qu'elle était une participation très intime de la vie divine.

II. — *Que faut-il demander ?*

Jésus nous a indiqué les formules les plus efficaces. A la requête des apôtres, « il nous apprend à prier », et cette leçon s'appelle le « Notre Père », qui comporte deux séries d'implorations.

1. — **Ce qu'on demande pour Dieu.** Ici, demander c'est souhaiter, d'un cœur aimant, tout ce qu'il y a de meilleur pour notre Père des Cieux. « Que son nom soit sanctifié » : que tous les hommes le connaissent et le révèrent. Dieu, trois fois saint, créateur de l'univers et rédempteur des hommes. Que partout connu il règne dans tous les cœurs, voués à faire sa volonté sainte.

Mais quel besoin Dieu peut-il avoir de ces souhaits ? Qu'ajoutent-ils à sa perfection infinie ? — Rien en soi, et pourtant ils lui donnent quelque chose : notre amour. Car l'Eternité a soif de notre amour, et cela confond.

Prier ainsi, c'est désirer, c'est souhaiter, et c'est être assuré de prier efficacement. Car ces saints désirs ne viennent pas de nous mais de l'Esprit de Jésus (Rom., VIII, 26), qui « pousse en nous d'intraduisibles gémissements », ceux même de l'Amour. Rien, donc, n'est plus puissant qu'une telle prière ; elle traduit fidèlement ce qui, en Dieu, est immuable volonté.

2. — **Ce que l'on demande pour soi.** En trois mots, Jésus épuise tout l'essentiel.

Pour le corps : le pain quotidien : l'aliment et la protection de cette vie mortelle qui nous est donnée pour mériter l'éternelle.

Pour l'âme, le pardon, d'abord. Car, mis par la prière en présence de la sainteté de Dieu, nous

ne pouvons nous défendre de la crainte à la pensée que notre néant pécheur parait devant l'infinie pureté de Dieu. « Malheur à moi, car je suis un homme aux lèvres impures » (Is., VI, 5). « Retirez-vous de moi, dit Pierre à Jésus, après la pêche miraculeuse, car je suis un pécheur » (Luc, V, 8).

Pour quiconque a le sens du sacré et le sens du péché, la première demande qui nous vient aux lèvres, c'est celle du pardon. Comment une telle prière ne serait-elle pas exaucée ? Elle est tout à fait dans la ligne de la volonté divine : « faites-nous demander ce que vous voulez ».

Tout, dans les demandes qui nous concernent, tourne autour de la notion du péché. Le péché passé, — que Dieu nous le pardonne ! le péché à venir : que Dieu en écarte nos pas : « ne nous conduisez pas dans la tentation ». Quoi de plus ? D'une formule très générale : « délivrez-nous du mal », de tout mal, spirituel, d'abord (toujours le péché, la tentation, le « Malin »), et puis le mal temporel.

La discrétion de ces mots tout divins est instructive. Ce n'est pas à nous de préciser. Car nous ignorons ce qui, pour nous, est véritablement un mal. Les martyrs ont-ils demandé d'être délivrés de la prison ou de la torture ? Ni plus ni moins que Jésus, quand il laissait sa nature humaine défaillir : « que ce calice s'éloigne !... » — Rappelez-vous la prière pathétique de Lourdes, quand Jésus fait le tour des malades... Non pas : « Guérissez celui-ci ou celle-là », mais : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. Si vous voulez vous pouvez le guérir ». Le veut-il ? C'est son affaire. D'avance, par ce « **si** » nous ne lui demandons que ce qu'il veut.

III. — *Comment demander*

Comme Jésus, c.-à-d. sous la motion de son Esprit d'amour.

1. — **Nous sommes ses temples.** Il est en nous depuis le baptême, c'est à lui de prier notre prière. Car « nous ne savons ce qu'il faut demander ». « Mais l'Esprit, qui scrute les profondeurs de Dieu, demande selon Dieu pour nous » (Rom., VIII, 26). Livrons donc notre âme à ses inspirations. Pourquoi les saints ont-ils accompli tant de prodiges ? Parce qu'ils ont laissé l'Esprit-Saint articuler par leurs lèvres infirmes les plus audacieuses demandes ; parce que cet Esprit ne pouvait demander que ce que Dieu voulait, leur prière était exaucée d'avance. C'est ainsi qu'ils ont guéri les malades, rendu la vue aux aveugles, etc. Par leur union intime avec Dieu, leur geste se chargeait de la Toute-Puissance divine.

Et nous ? Plus nous serons livrés à cet Esprit intercesseur, plus nous serons assurés de « trouver ce que nous cherchons, de recevoir ce que nous demandons, d'ouvrir la porte que nous heurtons ». Ce n'est pas nous qui aiguillerons la volonté divine sur nos désirs, mais Dieu qui aiguillera notre demande sur sa ligne à lui. Voilà la réponse à la question que nous posions tout-à-l'heure.

Comment réaliserons-nous cette conformité de volonté avec Dieu ? Comment ouvrerons-nous notre âme à l'influx de l'Esprit-Saint ? En nous mettant sur son passage.

— **a) La Bible** est toute traversée par le courant de l'Esprit. Soyons donc ses lecteurs assidus. Prions la Bible.

— **b)** Le même courant passe à travers **la Liturgie.** La prière liturgique est donc l'autre moyen de nous brancher sur l'Esprit, source de toutes les merveilles et ceci nous amène à l'autre aspect de la question.

2. — Nous sommes les membres du Corps mystique. A la messe, ce n'est pas nous qui prions solitairement, individuellement. C'est la famille paroissiale, qui ne fait qu'un cœur et qu'une âme, comme les apôtres et les premiers chrétiens, et qui unit sa prière unanime à celle qui monte de la croix. Nous demandons « au nom du Christ », nous demandons ensemble. « Quand vous serez plusieurs..., etc. ». Ainsi cette prière fraternelle est-elle chargée d'une invincible puissance. Car elle est la prière du Christ total, animée par l'Esprit. « Oremus » (au pluriel) ; demandons ce que demande l'Eglise, quand en cette oraison solennelle, elle **rassemble** (collecta) nos vœux à chacun, tels qu'elle les inspire en ces formules admirables.

Voilà la vraie prière : prière de tous pour tous. Comment Dieu resterait-il sourd à cette conspiration fraternelle ?

N. B. — Ce plan, comme tous les autres, suit l'ordre logique, seul possible pour mettre un peu de clarté dans les idées. Ce n'est pas nécessairement le meilleur ordre d'exposition. Il sera loisible à chacun de suivre plutôt l'ordre « psychologique ». Partir d'une constatation douloureuse : pourquoi vos prières paraissent-elles si souvent sans effet ? La réponse, attendue avec intérêt, sera l'exposé de la doctrine ci-dessus, adaptée à l'auditoire, en commençant par le plus concret pour étendre ensuite le sujet à ses limites naturelles.

XLII

10 Dimanche après la Pentecôte

ESPOIRS...

Seigneur, votre toute-puissance se montre surtout dans vos pardons miséricordieux,
prodiguez-nous donc vos bontés,
afin que, vos promesses animant notre démarche,
Vous puissiez nous admettre au bonheur éternel.

En bref : **Aidez-nous à mériter le Ciel.**

Nous ne sommes pas créés et mis au monde pour « réussir dans les affaires » ou dans l'administration, mais pour partager dès ici-bas la vie de Dieu et le posséder éternellement, lui qui est surabondante richesse, joie inépuisable, gloire infinie.

Celui qui oublie cette élémentaire vérité risque de manquer sa vie. Celui qui en fait sa règle d'action comprend vite que, livré à ses seules forces, il est dans la situation de l'alpiniste au pied d'une cime inaccessible. Le bonheur divin, auquel Dieu nous destine, ne peut s'obtenir que par un secours divin. Pouvons-nous le promettre ? L'Eglise nous le garantit, en priant le Seigneur de nous l'accorder. Or la prière de l'Eglise est une promesse qui ne trompe pas. Car elle s'appuie sur la bonté miséricordieuse qui nous soutient 1° par ses pardons, 2° par ses promesses.

I. — *Le pardon divin*

1. — **Notre besoin de pardon.** Notre vie terrestre est essentiellement l'apprentissage de l'amour, qui est « **le grand commandement** » et qui fera **notre béatitude.** « Tu aimeras ton Dieu, etc. ». Hélas ! combien de fois par jour ne violons-nous pas ce précepte ? Comme il s'en faut que nous aimions Dieu « de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces » ! **Notre cœur** se laisse encombrer par l'amour de nous-mêmes. **Notre âme** se matérialise en s'ouvrant aux créatures. **Nos forces** travaillent bien mollement au

service de Dieu. « Mon fils, donne-moi ton cœur », dit le Seigneur. Et nous le lui refusons, préférant l'amour de nous-même à son amour. Vous savez comment s'appellent ces refus d'amour : ils se nomment **péché.** Comme l'explique S. Augustin, nous nous **détournons** de Dieu, pour qui nous sommes faits. Nous nous **tournons** vers les créatures, qui devraient nous mener à lui et qui, en faisant dévier nos voies, nous détournent de lui.

Une fois le péché commis, nous sommes hors de la voie. Qui nous y remettra ? Un aiguilleur négligent, un mécanicien imprudent peuvent provoquer la catastrophe, telle cette récente collision qui, il y a peu, fracassa deux trains, encombra les voies pendant deux jours, et fit plus de quarante morts. Qu'y peuvent les agents responsables ? Qui réparera leur faute professionnelle ? Pas eux, sûrement. Il y faut toute une équipe, puissamment outillée, avec des grues gigantesques, des médecins, des infirmiers. Mais rendra-t-on la vie aux morts ?

Qui réparera les dégâts de notre péché ? Dieu seul. Car il est tout-puissant. Mais cette toute-puissance, voudra-t-il l'employer à lever l'infranchissable obstacle du péché ? Oui, car en lui la miséricorde est un autre nom de sa Puissance et de sa Justice. « Votre Toute-Puissance se montre surtout dans vos pardons miséricordieux ». Sa miséricorde, en nous pardonnant, lèvera l'obstacle — mais au prix de quel prodige ! Cela nous semble tout simple. On pèche. On implore le pardon divin. (Et plût à Dieu que nous l'implorions, c.-à-d. que nous reconnaissions et notre faute et notre impuissance à la réparer.) Et, on recommence !...

A vrai dire la chose est plus difficile qu'il nous paraît. Il est inconcevable que Dieu tire toutes choses du néant. Mais il est plus difficile encore : c'est qu'un Dieu offensé tire le révolté, l'ingrat que je suis de son **néant pécheur.** Après tout, ne l'ai-je pas voulu, ce néant, qui bouleverse l'ordre divin jusqu'à l'anéantir, autant qu'il dépend de nous !

Pourtant, **Dieu pardonne.** Faut-il qu'il soit puissant ! Rien ne peut faire plus exactement mesurer l'infini de sa Toute-Puissance. Il pardonne. Mais ce pardon est comme une **nouvelle création** où nous avons notre part. Car la miséricorde divine serait une prime à la récidive si, par une décision infiniment sage, elle n'exigeait pas le repentir. (Les collectes de l'Avent et surtout du Carême ont insisté sur la nécessité de ce repentir, qui seul permet à Dieu, l'éternel recommenceur, de nous remettre dans la bonne voie, une fois désencombrée des affreux débris de la catastrophe.) Voilà comment s'exerce la Toute-Puissance divine à l'égard de cette créature si faible. Ici il convient d'observer que la Miséricorde est aussi bien le nom de la Justice que celui de la Puissance. **Elle est une plus haute justice,** qui tient compte de notre fragilité. « Moi non plus, dit Jésus à la femme adultère ! » Car, comme son Père, qui ne fait qu'un avec lui, « il sait ce qu'il y a dans l'homme », et qu'il est pétri de faiblesse.

II. — *Les promesses divines*

Le tout n'est pas de nous relever. Il faut reprendre le chemin d'obéissance et d'amour qui mène à Dieu. Là encore, nous rencontrons la Toute-Puissance qui, en gageant les plus exaltantes promesses, nous anime à braver obstacles, fatigues, lâcheté, et à persévérer. « Celui, dit Jésus, qui persévérera jusqu'au bout sera sauvé. Cette persévérance est une grâce, c.-à-d. un pur don de la bonté divine. Elle est quasiment impossible à notre inconstance et à notre versatilité. Mais à Dieu, « il n'est rien d'impossible ». Il dispose d'une force incomparable, qui s'appelle l'Espérance.

Souvenez-vous de ce mythe antique de Pandore qui, ouvrant une boite mystérieuse, laissa s'échapper tous les maux. Mais au fond resta l'espérance. Que ne peut pas cette petite vertu, si grande par son action ? C'est elle qui soutient l'alpiniste dans son escalade périlleuse. Crevasses redoutables, muraille à pic, avalanche, rien ne le fait reculer ; car là-haut c'est le sommet vaincu, la vue incomparable de toute la chaîne alpestre, la fierté d'avoir vaincu la nature. Il est certain qu'il sera le plus fort. Son courage indomptable est fait de cette certitude qu'on appelle l'espérance.

Que ne pourra pas cette espérance quand elle est fondée sur Dieu ! « Seigneur, dit Thérèse d'Avila, vous savez tout, vous pouvez tout et vous m'aimez »...

Les forces de l'alpiniste peuvent défaillir. Celles du chrétien escaladant le ciel sont invincibles, puisqu'elles ont pour source inépuisable la Toute-Puissance de l'amour.

Dieu l'a promis : il ne nous abandonnera jamais. « Une mère peut-elle oublier son enfant ? Eh bien, quand les mères oublieraient, moi je ne vous oublierai jamais » (Is., XLIX, 15). « Dieu se souvient éternellement de son alliance », chante le psalmiste (Ps. 105, 8).

Ce qui est vrai de la fidélité du Dieu d'Israël l'est bien davantage du Dieu de l'Evangile. « Demandez et vous recevrez » (Luc, II, 9). Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera (Jo., XV, 16). Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice et le reste vous sera donné par surcroît (Luc, XII, 31). Encore une fois, il n'est qu'un obstacle à la Toute-Puissance au service de l'amour, c'est notre **mauvaise volonté.** Parce qu'il respecte notre liberté, Dieu ne peut ni ne veut passer outre. Mais s'il est assuré de notre collaboration dans la poursuite du Royaume, le reste n'est que jeu pour sa Toute-Puissance. N'est-il pas le Maitre de la nature ? Tous les cœurs ne sont-ils pas dans sa main ? Quelle que soit la malice des hommes, Dieu aura le dernier mot quand il s'agit de ses élus. Tout lui sera moyen, même les obstacles. Nous rappelions naguère le mot de S. Augustin : « à ceux qui aiment Dieu, tout tourne à bien — **même le péché** ». Le crime le plus abominable, la mise à mort de Jésus, a fourni comme à point nommé l'instrument de notre rédemption.

Dans l'**Eglise de Dieu,** tout est motif d'espérance. Son histoire est celle des victoires de Dieu contre toutes les forces de désagrégation et de mort qui la menaçaient. A quoi tient cette indéfectibilité ? A ceci que le Christ est « toujours avec elle jusqu'à la fin des siècles ». Le Christ, son fondateur, « a vaincu le monde » pour chacun de nous et c'est pour mettre à la disposition de chaque âme sa lumière et sa vie qu'après avoir été cloué à la croix pour notre amour, il est remonté au ciel « intercéder pour nous ». C'est pour nous soutenir dans nos efforts de fils de Dieu qu'il nous a donné **son Esprit,** dans le **Baptême** et dans la **Confirmation.** C'est pour nous rendre la vie qui tue le péché qu'il nous **absout** par la main du prêtre. Dieu sait s'il a fait vibrer cette corde de l'Espérance qu'est la confiance dans le pardon ! (Cf. Luc, parabole de la Miséricorde, ch. 5). C'est pour nous assister de plus près et nous assurer un ravitaillement divin qu'il se donne à nous dans la **communion.**

Enfin il nous donne les saints, comme **exemples**, comme **associés**, comme **intercesseurs** (cf. préface des Saints, pro aliquibus locis). En cette Année mariale (et en ce jour, pour l'an 1954, de l'Assomption), comment ne pas concevoir les plus ambitieux espoirs en Celle que Dieu nous a donnée pour Mère et que l'Eglise nous représente comme la « toute puissance suppliante » ?

Voilà comment Dieu « anime notre marche par ses promesses ». En un sens, dans le Royaume de Dieu, tout est promesse, car tout y est déjà **réalisation toujours en mouvement.** « Dieu est à nous, s'exclame S. Jean de la Croix : Dieu est à nous, le Christ est à nous, Marie est à nous »... L'univers spirituel conspire pour nous entraîner dans le chemin du Royaume céleste. Voilà pourquoi S. Paul peut écrire « nous sommes sauvés en espérance ».

Sans doute, « Dieu qui nous a créés sans nous ne nous sauvera pas sans nous ». Mais il soutient notre liberté si mouvante et parfois si rebelle. La gloire des saints est authentiquement le fruit de leur victoire. Mais cette victoire c'est celle d'une grâce miséricordieuse et puissante, qui ne manque jamais à ceux qui font ce qui est en eux. Mystère insondable de la collaboration de Dieu avec sa créature !... Enigme indéchiffrable de la collaboration de la faiblesse humaine et de la toute-puissance miséricordieuse !... Le mot de cette énigme, vous le connaissez : « **Dieu est amour** ».

POUR LE 16e CENTENAIRE DE SAINT AUGUSTIN

La vie chrétienne d'après saint Augustin

II

FONDEMENTS DOGMATIQUES

Il n'est pas rare de rencontrer des étudiants en théologie qui, après avoir pris contact avec un manuel, en ont retiré une telle impression de sécheresse qu'ils n'arrivent pas à concevoir comment le dogme peut être utile à la piété. Les « corollaria pietatis » leur paraissent une addition factice. Tout au plus considèrent-ils ces manuels comme des avertisseurs ou des garde-fous qui signalent les hérésies à éviter et les solutions morales à écarter. Il suffit, disent-ils, de retenir ces précisions comme un chauffeur retient son code de la route, et une fois les volumes fermés, on ne les rouvre plus.

Si ces étudiants avaient pris soin de se mettre à l'école de S. Augustin — pour ne parler que de lui — ils n'auraient pas eu la tentation de dissocier le dogme et la vie chrétienne : « Nul n'a su, mieux qu'Augustin, montrer le lien indissoluble qui fait dépendre la morale du dogme » [1]. Chez lui, pas de lumière froide et indifférente, mais toujours une chaleur aussi pénétrante que lumineuse. Pour s'en rendre compte, il ne suffit pas de lire les leçons du bréviaire, habituellement si peu représentatives de son génie. Il ne suffit même pas d'ouvrir les multiples petits traités apocryphes qui ont paru sous son nom au cours des siècles, et sont surtout des effusions sentimentales. Il faut le lire dans le texte authentique. Et alors on est enthousiasmé.

Nous avons vu comment il sait rendre le dogme accessible en recourant aux données et à la méthode des philosophes néo-platoniciens. Il y a plus : le dogme lui-même, pour S. Augustin, est un aliment intrinsèque et indispensable de la vie chrétienne. Vous aurez pu d'ailleurs le soupçonner, car il y a une telle fusion chez lui entre méthode et doctrine qu'il est bien difficile de parler de l'une sans rappeler l'autre.

Or la nécessité des rapports entre le dogme et la spiritualité n'est pas toujours comprise à notre époque. Depuis plusieurs siècles, la spiritualité s'est émancipée, non pas seulement de la métaphysique, mais aussi du dogme. « Progrès », dit M. Pourrat [2]. Dans le sens de l'autonomie et de la vulgarisation, c'est exact. Mais dans le sens de la richesse et de la sûreté, c'est plutôt un recul. Car le danger, nullement chimérique, d'une telle émancipation, est de faire consister la vie spirituelle en une série de pratiques purement ascétiques. Il en résulte un rétrécissement de la vie et des aspirations de l'âme, que, certes, le Saint-Esprit peut atténuer, mais qui n'est pas dans l'ordre naturel ni surnaturel. Et il peut aussi en résulter de graves erreurs doctrinales, comme cela se voit périodiquement dans l'histoire de l'Eglise : le sentiment est pris pour la réalité surnaturelle, parce qu'on a oublié le lien qui le fait dépendre normalement des vérités divines.

Quand la spiritualité est fortement rattachée au dogme, l'âme ne court pas ces dangers : elle trouve au contraire une joie, un épanouissement, une force, une sûreté qui la font courir dans la voie des commandements.

Nous avons vu que chez S. Augustin les bases philosophiques et la méthode dialectique centraient l'âme sur Dieu. C'est cette même attitude qui est renforcée par le dogme, tel qu'il le conçoit : « Le Dieu d'Augustin... c'est le Dieu vivant... et il aime chacun de ses attributs, même les plus abstraits, comme un aspect de la vie divine dans ses rapports avec notre âme » [3]. Quelles que soient les vérités dogmatiques qu'il étudie, il les voit dans le rayonnement de l'amour de Dieu, et il excelle à nous en faire vivre. Or n'est-ce pas là l'essentiel de la vie chrétienne ? Tout ne consiste-t-il pas à voir Dieu partout, à l'aimer en tout, et à ne désirer que lui ? Si bien que pour être complet, il faudrait passer en revue tous les dogmes catholiques et montrer comment S. Augustin en fait la source de la vie surnaturelle. Nous nous bornerons aux trois principaux, en expliquant brièvement comment il a été le docteur de l'Incarnation, le docteur de la grâce, et le docteur de la charité.

[1] P. Portalié, *D. T. cath.*, *art.* « *Augustin* », col. 2432.

[2] *La spiritualité chrétienne*, II, p. 198.

[3] P. Portalié, *ib.*, col. 2454.

I. — *Le docteur de l'Incarnation*

Si nous lui donnons ce titre, ce n'est pas parce qu'il a eu un rôle prépondérant dans l'élaboration du dogme christologique, comme cela a été le cas d'un Athanase, d'un Hilaire ou d'un Cyrille d'Alexandrie : il n'a pas eu à lutter spécialement contre de redoutables adversaires du dogme de l'Incarnation. Mais c'est au point de vue de la vie chrétienne, que le Christ a pour lui une place centrale. Un protestant libéral, Harnack, a écrit : « Cette contemplation du Christ était un élément nouveau et qu'Augustin a été le premier à réintroduire après Paul et Ignace » [4]. Il y a sans doute une exagération dans ce jugement, mais il est exact que S. Augustin a été enthousiasmé par la découverte du mystère de l'Incarnation. Il connaissait la nature spirituelle de Dieu, grâce aux néo-platoniciens. Mais dans la mesure même où il saisissait la transcendance de cette nature ineffable, il se rendait compte de l'impossibilité de l'atteindre, si le Verbe ne s'était incarné. Aussi aime-t-il à revenir sur ce mystère [5] et à proclamer que Jésus est le seul moyen d'aller à Dieu [6].

Sa doctrine christologique ne se distingue pas pour le fond de celle des grands docteurs antérieurs ou contemporains. Mais il insiste sur quelques aspects qu'il convient de signaler.

Tout d'abord il est surtout frapé par l'humilité du Verbe, qui s'est spécialement incarné « *ad humilitatis exemplum* » [7], et ce trait, d'après Harnack, est le centre de la christologie augustinienne.

Mais les effets sanctifiants de l'Incarnation ne nous sont appliquées que par suite de *notre union au Christ*. Cette union est si intime qu'elle produit entre lui et nous « une sorte de communication de propriétés et d'actions. Ce qui appartient au Christ est attribué à l'Eglise et aux fidèles et inversement. Ainsi nous avons été tentés dans le Christ et avec lui au désert, nous avons aussi été victorieux en lui et avec lui. Sa prière est la nôtre, puisqu'il prie en nous et par nous. Nous avons souffert avec lui pendant sa passion, nous sommes ressuscités avec lui le jour de sa résurrection » [8]. On reconnaît l'inspiration de S. Paul, si fréquente chez notre Docteur.

C'est aussi à la suite de S. Paul qu'il montre dans *le Saint-Esprit* le lien qui nous unit au Verbe. Car la caractéristique du St-Esprit est d'être le *Don* éternel, et d'être donné aux hommes dans le temps : « *sempiterne Spiritus Donum, temporaliter autem donatum* » [9]. De là résulte la sainteté de l'Eglise et des fidèles. Car la doctrine de l'Eglise est inséparable de celle de l'Incarnation bien comprise ; et c'est pourquoi un auteur a écrit qu'Augustin « mérite d'être nommé le *docteur de l'Eglise,* aussi bien que le docteur de la grâce » [10]. De là aussi le culte de l'Eucharistie, centre de la liturgie et source de notre vie divine.

Les devoirs du chrétien en face du mystère de l'Incarnation sont l'imitation et l'amour. Nous parlerons de la charité. Retenons maintenant l'insistance du saint Docteur sur l'imitation de Jésus-Christ. Il y revient continuellement, dans ses lettres, dans ses traités, dans ses sermons [1], dans ses *Confessions.* Quelle que soit la forme qu'il emploie : oratoire, populaire, philosophique, mystique, c'est toujours le même culte pour Jésus-Christ et son Eglise, la même notion de grâces, la même invitation à l'amour et à l'imitation. Telle page du *De Agone christiano* (n° 2) sur le rôle universel de Jésus pour remédier à nos maux est de toute beauté.

II. — *Le Docteur de la grâce*

La principale hérésie à laquelle S. Augustin dut s'opposer fut celle du moine Pélage. Celui - ci, originaire d'Angleterre, était un « homme de robuste constitution et de grande austérité » : il « trouvait dans son tempérament un sentiment accusé de la force humaine. Il prétendait que l'homme étant libre a le pouvoir de faire le bien sans le secours de Dieu. Pour être vertueux, il suffit de le vouloir et de s'en donner la peine. Notre volonté est toute-puissante pour le bien. Faire appel à la grâce de Dieu pour secourir notre prétendue impuissance est un acte de lâcheté » [2].

Vous reconnaissez à ces traits ce qu'on appelle le naturalisme, qui prétend que la nature humaine se suffit à elle-même dans l'ordre de la grâce. Forte tentation pour les hommes de tempérament solide, de volonté énergique, de formation stoïcienne. D'autant plus que certains faits, invoqués par l'hérésiarque, semblaient à première vue en sa faveur : tel l'exemple des païens qui ont été vertueux (pensons à Socrate) et celui de certains personnages de l'Ancien Testament qui paraissent n'avoir pas péché. Les chrétiens ne pouvaient-ils en faire autant, Et puisque les Stoïciens, par leurs seules forces, arrivaient au mépris de la souffrance et à l'extirpation des passions, ne pouvait-on exiger la même chose des chrétiens ?

Fort de ces principes, Pélage réclamait de tous une perfection absolue. Il ne distinguait pas de degrés dans la gravité des péchés : tous étaient mortels. Il ne séparait plus préceptes et conseils : tout dans l'Evangile est obligatoire ; ainsi les riches ne pouvaient entrer au ciel s'ils ne se dépouillaient pas effectivement de leurs biens dès avant leur mort.

Le danger immédiat de cette doctrine, c'était l'orgueil. Mais comme l'erreur ne s'arrête guère à mi-chemin, les Pélagiens en arrivaient à prôner une émancipation telle de l'homme

[4] Cf. Portalié.
[5] *Conf.*, VII, 9, 17, 18.
[6] *De Doct. Christ.*, I, 34.
[7] *De Trin.*, VIII, 7.
[8] Pourrat, *op. cit.*, I, p. 361.
[9] *De Trin.*, V, 17.

[10] Specht, cf. Portalié, *art. cité*, col. 2408.
[1] Cf. Pourrat, *op. cit.*, p. 369-370.
[2] Pourrat, *ib.*, I, p. 272.

par rapport à Dieu qu'ils supprimaient pratiquement la prière et la religion : à quoi bon prier si on peut aboutir tout seul à ses fins ? A quoi bon espérer en la Rédemption si on n'a pas de péchés à expier ? Dans ces conditions la vie spirituelle devenait une attitude pharisaïque, dure, en un mot incompréhensible : l'aboutissement d'une pareille doctrine est *l'athéisme pratique*.

Mais quand une erreur commence à se propager, on ne voit pas si vite les tenants et aboutissants. La théorie de Pélage apparut d'abord comme un stimulant d'énergie qui ravissait les ascètes de cette époque : rappelez-vous à quelles prouesses se livraient depuis un siècle les Pères du désert, qui rivalisaient d'austérités, de jeûnes et de mortifications invraisemblables. Aussi, quand les exhortations nouvelles n'étaient pas ostensiblement rattachées aux principes pélagiens, elles pouvaient prendre une forme parfaitement orthodoxe. C'est ainsi qu'une lettre de Pélage lui-même a été attribuée pendant des siècles à S. Augustin, et a été l'origine de formules « proverbiales » en spiritualité. Mais un saint et un génie aussi expérimenté qu'Augustin ne pouvait manquer de déceler les fondements dangereux de cette doctrine, et il la combattit jusqu'à la fin de sa vie. Harcelé par un adversaire subtil, Julien d'Eclane, il en arriva même parfois à formuler quelques exagérations dans le sens opposé à celui de Pélage, exagérations qui, sorties de leur milieu, serviront de prétextes aux Jansénistes du XVIII[e] siècle. Mais les principaux points de son enseignement ont été adoptés par le grand concile de Carthage en 418, et approuvés par le pape Zosime, ce qui leur confère valeur de dogme.

Sans entrer dans le détail de sa doctrine, signalons seulement les thèses principales défendues par lui et passées dans l'enseignement traditionnel de l'Eglise.

Tous les hommes naissent avec le *péché originel* et, même après le baptême, gardent dans leur fond le plus intime un « *foyer de concupiscence* » toujours prêt à se rallumer. C'est pourquoi tant que nous sommes livrés à nos propres forces, la vertu naturelle nous est très difficile à pratiquer (impossible, disait même S. Augustin) et nous commettons tous, sauf la Vierge Marie, des péchés au moins véniels : « Personne, dit Augustin, commentant S. Jean, ne remplit la Loi s'il n'est aidé par la grâce, c.-à-d. par le pain qui est descendu du ciel »[3]. Mais quand on est fort de cette grâce, on n'a rien à craindre : on est capable d'accomplir les préceptes les plus difficiles : « Vous nous commandez, Seigneur, la chasteté : donnez ce que vous commandez, et commandez ce que vous voulez : *Da quod jubes et jube quod vis* »[4].

Vous sentez la profondeur d'humilité qu'il y a à la base d'une telle prière : on comprend que Pélage, en entendant citer ce passage des *Confessions* de S. Augustin, l'ait relevé comme insupportable. Et cependant, c'est Augustin qui a raison : avec le secours de la grâce, nous sommes capables de pratiquer toutes les vertus et de résister à toutes les tentations. Ah ! certes, cela ne supprime pas la lutte, et S. Augustin le premier a constaté que la conversion, pourtant totale, n'empêche pas *la tentation*. Mais une chose certaine, c'est que nous pouvons la surmonter. Pie XI, dans son encyclique sur le quinzième centenaire de S. Augustin, cite à ce sujet des paroles expressives du grand Docteur :

« Tant que l'on vit, mes frères, il en est ainsi : ainsi, nous qui avons vieilli dans cette lutte, nous avons des ennemis moins puissants ; nous en avons cependant. Nos ennemis ont, pour ainsi dire, été lassés même par l'âge ; toutefois, même lassés, ils ne cessent, par toutes sortes de mouvements, de troubler le repos de la vieillesse. La lutte des jeunes gens est plus vive : nous la connaissons, nous avons passé par elle. Tant que vous portez un corps mortel, le péché combattra contre vous ; mais qu'il ne règne pas ! Qu'est-ce à dire, qu'il ne règne pas ? C.-à-d. pour vous, ne pas vous soumettre à ses désirs. Si vous avez commencé de lui obéir, il règne. Et qu'est-ce qu'obéir, sinon offrir vos membres pour en faire des armes d'iniquité pour le péché ? Ne donnez pas vos membres comme des armes d'iniquité pour le péché. Dieu vous a donné le pouvoir, par son Esprit, de tenir vos membres. La passion surgit, tenez vos membres. Que fera cette passion qui s'est élevée ? Vous, tenez vos membres : ne donnez pas vos membres comme des armes d'iniquité pour le péché ; n'armez pas votre adversaire contre vous. Tenez vos pieds pour qu'ils n'aillent pas aux plaisirs défendus. La passion s'est élevée, tenez vos membres : tenez vos mains loin de tout crime ; tenez vos yeux de peur qu'ils ne fixent avec une attention mauvaise ; tenez vos oreilles, pour qu'elles n'entendent pas volontiers les paroles de la passion ; tenez tout votre corps, de côté, en haut, en bas. Que fait la passion ? Elle a pu surgir, elle n'a pu vaincre. En s'élevant toujours sans succès, elle apprend à ne plus s'élever. »

Puisque c'est par la grâce de Dieu que nous résistons au mal, et que nous pratiquons la vertu, il s'ensuit que nous aurions tort de nous prévaloir de *nos mérites :* ce sont des dons de Dieu, autant et plus que nos propres efforts. C'est pourquoi S. Augustin dit d'une manière énergique : « Lorsque Dieu couronne nos mérites, il ne fait que couronner ses dons : *...cum Deus coronat merita nostra, nihil aliud coronet quam munera sua* »[5]. Doctrine si catholique que nous retrouvons la formule mot pour mot dans la préface actuelle des saints.

Elle demande à être bien comprise. Certains moines d'Afrique, de Lérins et de Marseille n'arrivaient pas à saisir comment nous pouvons être encore actifs et vraiment méritants dans de telles conditions. Ils prétendaient que nous avions au moins en propre le début de la vie spirituelle : à nous de faire les premiers pas, et Dieu ensuite nous aiderait. S. Augustin dut les éclairer et leur mon-

[3] *In Jo.*, XXVI, 1.
[4] *Conf.*, X, 29.
[5] Epist. CV, n. 19 ; cf. *De gratia et lib. arbit.*, 16.

trer que même les premiers efforts de notre volonté sont un don de Dieu. Mais cela n'empêche nullement l'homme d'être libre : Dieu, dans sa transcendance mystérieuse, donne tout à l'homme, y compris la liberté, mais l'homme, à son plan naturel et surnaturel, fait tout librement, et donc mérite. Les deux plans sont superposés, ils ne se gênent pas. C'est un mystère, sans doute, mais il est normal que nous rencontrions le mystère dès que nous sommes en relation avec Dieu.

C'est aussi l'explication qu'il fallait donner à ceux qui comprenaient mal le mystère de *la prédestination :* ayant lu dans les œuvres du grand évêque que nous n'avons pas l'initiative de notre prédestination éternelle, ils en concluaient au fatalisme. C'était confondre le plan divin, nécessairement mystérieux, et le plan humain, où notre responsabilité reste entière. Aussi, même sur ce terrain de l'attrait de la grâce, nous avons au moins un rôle, celui de la prière : « Vous n'êtes pas encore attiré par la grâce ? Priez pour être attiré : *ora ut traheris* »[6]. Et tournez-vous vers Dieu pour recevoir tout de lui : « Toute la bonne action de l'homme consiste à se tourner vers son Créateur et à recevoir continuellement de lui justice, piété, sagesse, bonheur... ; c'est Dieu qui fait cela dans l'âme obéissante et soumise à sa domination »[7].

Ainsi, vous le voyez, la grâce, selon S. Augustin, et avec lui toute l'Eglise catholique, n'est pas seulement un secours extérieur, ou, comme on dit, une grâce actuelle : elle transforme l'intérieur de l'âme et produit ce qu'on appelle *la grâce habituelle.* Dans la suite, les théologiens ont distingué les deux sortes de grâce, et c'est nécessaire pour la clarté de l'étude et de l'exposition, mais n'oublions pas que, normalement, la première est orientée à la seconde : l'action de Dieu dans le monde a pour but de faire des saints. C'est du reste ce que nous avons vu au cours de notre dernière conférence.

III. — *Le Docteur de la charité*

Nous avons entrevu aussi le rôle que joue l'amour de Dieu dans la synthèse augustinienne. Il nous faut revenir sur ce sujet, qui est avant tout dogmatique, et qui est un thème de prédilection de notre auteur. Il fait de l'amour le principe de démarcation des *deux cités*[8] : « *Fecerunt itaque Civitates duas amores duo...* Les deux cités sont fondées sur deux amours : la cité terrestre, fondée sur l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité céleste, sur l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi ». L'une est Babylone, l'autre est Jérusalem ; toutes deux « sont mélangées depuis le début du monde, et elles progressent ensemble jusqu'à la fin des temps », et alors aura lieu la séparation éternelle.

« L'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi ».

C'est que, en effet, cet amour est sans limites et sans exceptions. « Il faut y tendre absolument ; il faut y référer tous nos desseins »[9]. Le seul moyen d'être uni à Dieu, c'est « la dilection, l'amour, la charité... *dilectione, amore, charitate* »[10]. Dieu seul mérite d'être aimé pour lui-même ; lui seul mérite qu'on jouisse de lui, *frui.* Quant aux créatures irraisonnables, il faut seulement se servir d'elles, *uti.* Elles sont bonnes, certes, mais il ne faut pas s'attacher à elles : « Malheur à toi si leur amour te fait abandonner leur créateur . »[1].

Cet amour total de Dieu n'est pas un amour égoïste : ce serait rabaisser Dieu au rang de moyen ; c'est un amour uni à un profond respect, que S. Augustin appelle crainte chaste, *timor castus,* et dont il parle avec ferveur en commentant la première épître de S. Jean. Il se demande où il pourrait trouver une âme qui en serait remplie et il s'écrie : « Où qu'elle puisse être, je souhaiterais de la rejoindre, et ce n'est pas elle qui m'écouterait, mais moi qui me mettrais à son école. C'est elle qui m'enseignerait, plutôt qu'elle n'apprendrait de moi. Ame sainte, enflammée, désirant le royaume de Dieu ; ce n'est pas moi qui lui parle, c'est Dieu lui - même, et il la console. Et quand il s'approche d'elle pour la baiser, elle craint, mais avec sécurité, d'être abandonnée de lui »[2].

La vertu se définit par l'amour : « *Nihil omnino esse virtutem affirmaverim, nisi summum amorem Dei* »[3]. Par suite les quatre vertus cardinales s'y ramènent. La tempérance, c'est « l'amour s'offrant à Dieu intégralement et sans corruption » ; la force, c'est « l'amour supportant facilement tout pour Dieu » ; la justice, c'est « l'amour se soumettant à Dieu seul, et pour cela commandant comme il faut aux choses soumises à l'homme » ; la prudence, c'est « l'amour discernant bien ce qui l'aide à aimer Dieu, de ce qui l'en empêche »[4]. Paroles profondes et suggestives.

Autrement dit, il suffit d'aimer Dieu et d'agir en conséquence ; l'âme jouit alors d'une liberté incomparable : « Aime, et fais ce que tu veux : *Dilige et quod vis fac...* Si l'amour de Dieu est la racine de ton action, il ne peut en résulter que du bien, *non potest de ista radice nisi bonum existere* »[5]. Bien mieux : par la contemplation et l'amour, le chrétien est uni de telle sorte à Dieu qu'il n'est plus sujet à la loi ; il devient lui-même cette loi : « *Ita etiam quantum potest, lex ipsa etiam ipse fit, secundum quam judicat omnia* »[6]. Car la charité est supérieure à l'Ecriture[7],

[6] In Jo., XXVI, n. 2.
[7] *De Genesi ad litteram,* VIII, 12.
[8] *De Civ. Dei,* VIII, 14, 28.

[9] *De Mor. Eccl.,* I, 13.
[10] *Ib.,* I, 24.
[1] *In Ep. Jo. ad Parth.,* II, 11.
[2] *Ib.,* IX, 8.
[3] *De Mor. Eccl.,* I, 25.
[4] *Ib.*
[5] *In Ep. Jo. ad Parth.,* VII, 8.
[6] *De vera relig.,* 31.
[7] *De Doc. christ.,* I, 38-40.